

charbon. De larges incisions sur la tumeur et une cautérisation méthodique nous semblent ici tout à fait indiquées. Le cautère actuel, par la promptitude de son action, par l'absence de substances-vénéreuses laissées dans une large plaie, convient mieux ici que les autres caustiques dont nous avons parlé à l'article PUSTULE MALIGNE. Il ne faudra point craindre de porter largement le fer rouge sur tous les points sphacelés, et même, à l'aide d'incisions, dans les tissus qui menacent de perdre leur vitalité.

Il faut enfin se rappeler que certaines variétés de charbon dépassent, par la promptitude de leur marche, toutes les prévisions du chirurgien, et ne reçoivent aucune influence heureuse ni du traitement général, ni des cautérisations les plus intelligemment appliquées.

4^e Fièvre charbonneuse.

Nous avons semblé admettre ci-dessus que le charbon symptomatique était la conséquence d'un état infectieux de l'économie. Cet état, qu'on a désigné sous le nom de *fièvre charbonneuse*, peut-il exister sans éruption de *tumeurs charbonneuses* à l'extérieur? La réponse à cette question est très-difficile, car on manque sur ce sujet d'observations détaillées, de faits concluants par des caractères tirés de l'anatomie pathologique et de l'inoculation. Cependant des médecins qui ont une grande expérience des affections charbonneuses, Maunoury (de Chartres) et Raimbert, inclinent à admettre l'existence de cette fièvre. Mais des observations plus positives que celles citées jusqu'alors, ont besoin d'être produites pour bien établir l'existence de la fièvre charbonneuse.

SYMPTOMATOLOGIE. — Dans les cas qu'on suppose avoir été des exemples de fièvre charbonneuse, mais dont l'autopsie n'a pas donné la vraie signification, on a au début constaté du brisement des membres avec soif, des envies de vomir sans vomissements, du météorisme du ventre et un besoin continuel de rendre des gaz. Le malade se plaignait en même temps d'oppression épigastrique, faisait de grandes inspirations, et son pouls s'élevait rapidement à 120; de l'agitation survenait bientôt et faisait place ensuite à des lipothymies; puis la peau prenait une couleur plombée, comme dans les altérations profondes du sang. Cependant l'intelligence jusqu'alors restait intacte; mais successivement et en peu de temps on voyait survenir du hoquet, un pouls petit et fréquent, de la somnolence; enfin, au moment de la mort, une altération des traits qui rappelait le facies des malades qui succombent au charbon.

Voilà ce qui ressort de l'ensemble des faits très-peu nombreux, il est vrai, recueillis jusqu'alors sur la fièvre charbonneuse.

Ces faits peuvent être comparés par quelques traits à l'épidémie meurtrière qui se déclara en 1727 dans les villages voisins de Montpellier, et dont Fournier nous a laissé l'histoire sous le nom de *pustule maligne interne*. Cependant il serait tout à fait impossible de préciser rien de net à cet égard.

Les accidents produits par l'usage d'aliments provenant d'animaux morts du charbon ne sont pas analogues aux symptômes de la fièvre charbonneuse. Ce sont le plus souvent des accidents gastro-intestinaux, comme ceux qui succèdent à l'ingestion de matières toxiques. Il y a des frissons, de fortes crampes dans le ventre et dans les membres, des vomissements verdâtres, des selles de même nature et une altération profonde du visage. Dans la plupart des cas ces phénomènes typhoïdes se sont dissipés peu à peu; mais dans un fait cité par Costa (1), la mort est arrivée au milieu d'une prostration profonde.

Nous ne savons rien du traitement de la fièvre charbonneuse, dont la gravité est facile à soupçonner.

ARTICLE II

DE L'AFFECTION FARCINO-MORVEUSE

Il existe chez l'homme, comme chez certains animaux (mammifères monodactyles), une maladie virulente, caractérisée anatomiquement par des éruptions sur la peau et certaines muqueuses, surtout celles des premières voies respiratoires, par des exsudats spécifiques et par des collections purulentes dans le tissu cellulaire, les lymphatiques, les muscles, certains viscères, etc. Cette affection est désignée sous les noms de *farcin* et de *morve*.

A cause de la propagation de cette maladie des animaux à l'homme, nous croyons devoir présenter d'abord un aperçu très-succinct sur l'affection farcino-morveuse chez les animaux.

§ I. — De l'affection farcino-morveuse chez les animaux.

Cette maladie naît spontanément chez les animaux sous l'influence de causes qui altèrent la constitution générale: ainsi agissent les habitations insalubres, une mauvaise nourriture, un travail excessif, l'encombrement, l'action du froid sur la peau en sueur, les grandes souffrances que causent des opérations graves, enfin la contagion. Mais on est moins disposé aujourd'hui qu'autrefois à voir dans la contagion la cause la plus efficace de l'affection farcino-morveuse dans les espèces animales.

DIVISION. — On distingue plusieurs formes de la maladie suivant que les lésions restent limitées aux téguments et aux couches sous-cutanées, ou qu'elles envahissent des organes plus profondément situés, et en particulier les muqueuses nasale et respiratoire.

Dans le premier cas, c'est le *farcin* (de *farcimen*, andouille, à cause de la forme en boudin des tumeurs), et dans le second la *morve*. Mais il s'agit si bien alors d'un même principe virulent, que souvent le farcin se termine par la morve, et qu'à l'aide de l'inoculation on peut reproduire l'une

(1) *Annali univers. di medicina, et Gazette médicale*, 1841, p. 804.

des maladies par l'autre. C'est ce qui résulte aujourd'hui de l'observation d'un très-grand nombre de faits cliniques et des inoculations pratiquées par Leblanc, où l'on voit l'inoculation de liquides morveux donner lieu au farcin, et celle de liquides farcineux à la morve (1).

Le farcin, comme la morve, se montre à l'état aigu et à l'état chronique.

SYMPTOMATOLOGIE. — 1° Le *farcin aigu* peut à peine être séparé chez les animaux de la morve aiguë, car il en est, ou le signe précurseur, ou l'une des expressions symptomatiques. Tantôt l'éruption nasale *morveuse* précède, tantôt elle suit l'éruption cutanée *farcineuse*, et dans quelques cas les deux éruptions se font simultanément. Quand on inocule le liquide purulent des pustules du farcin aigu, on produit, soit la morve ou le farcin isolément, soit les deux maladies simultanément. L'histoire du farcin aigu viendra donc dans les lignes qui suivent.

2° La *morve aiguë* s'annonce chez les animaux par de la tristesse, de l'abattement, de la perte d'appétit, un amaigrissement rapide; souvent tous ces symptômes se montrent vingt-quatre à quarante-huit heures avant l'éruption pustuleuse.

L'éruption morveuse se produit du côté des cavités nasales et du tégument externe.

La muqueuse des fosses nasales est d'abord très-rouge, et il s'écoule par les narines un liquide séreux et jaunâtre; les ganglions sous-glossiens s'engorgent aussitôt et deviennent douloureux. Si l'on examine alors avec attention la pituitaire, on y constate des plaques de pustules d'une teinte gris plombé à leur sommet et rouge à leur circonférence. C'est le plus souvent sous le repli de l'aile externe des narines que ces phénomènes sont le plus marqués. Le tissu de la pituitaire s'infiltré en même temps d'une matière qui s'épaissit en lui donnant un aspect marbré.

Du côté du tégument externe on observe l'apparition de tumeurs : les unes, lenticulaires, développées dans le derme; les autres, très-volumineuses, ovoïdes, comprenant la peau et le tissu cellulaire sous-cutané. De ces tumeurs partent des cordons lymphatiques, parfaitement isolés, qui finissent par se perdre dans un gonflement œdémateux. Les ganglions auxquels ces cordes aboutissent sont gonflés. Sur le trajet de ces lymphatiques engorgés, on aperçoit de petites tuméfactions d'abord dures et plus tard fluctuantes.

L'ensemble de ces éruptions et de ces tumeurs tégumentaires constitue ce qu'on appelle le *farcin aigu*, et les lésions du côté des fosses nasales caractérisent la *morve aiguë*.

A ces éruptions cutanées se joignent, dans la morve aiguë, des inflammations suppuratives du testicule, de l'épididyme, des articulations, des gaines synoviales, des muscles, etc. Ces diverses fluxions morveuses, du côté des organes génitaux et des muscles, etc., s'accompagnent d'œdèmes souvent énormes et d'abcès multiples.

(1) *Des diverses espèces de morve et de farcin considérées comme des formes variées d'une même affection générale contagieuse.* Paris, 1839.

A la suite de la période d'éruption, on constate souvent un amendement momentané du mal; mais, bientôt après, les tumeurs pustuleuses de la morve s'ulcèrent. L'ulcère, qui dans les fosses nasales succède à la pustule, est à bords saillants, boursoufflés, taillés à pic; souvent il est recouvert d'une croûte rougeâtre, formée par le dessèchement du suintement séreux. Plusieurs ulcères se réunissent entre eux, puis gagnent en profondeur et perforent la cloison nasale; toute la pituitaire est détruite, et il s'écoule par les narines un liquide séro-purulent mêlé de sang, répandant une odeur putride.

Les téguments dans lesquels repose la pustule morveuse se dessèchent; cette pustule se sépare ensuite peu à peu des parties voisines, et aux limites de la séparation on observe un liquide huileux, filant, jaunâtre, qui forme une croûte sous laquelle l'ulcère se cache. Cet ulcère est circulaire, à fond granuleux, à bords taillés à pic; plusieurs ulcères se confondent, et il résulte de là de vastes plaies anfractueuses, revêtues de croûtes jaunâtres et répandant une odeur fétide. Toutes les autres productions morveuses donnent également lieu à des ulcérations de mauvais aspect, comme celles de pustules cutanées.

La morve aiguë, chez les animaux, ne guérit que très-exceptionnellement; la mort est une terminaison très-commune; enfin, assez souvent, la maladie passe à l'état chronique.

Quand on fait l'autopsie des animaux atteints de morve aiguë, on constate, outre les lésions précédentes, des abcès métastatiques dans les viscères et dans les muscles, des pneumonies lobulaires, des pleurésies, des abcès dans le testicule, des collections purulentes dans les sinus de la tête.

3° Le *farcin chronique* est une autre forme de la maladie virulente que nous étudions chez les animaux, et c'est une des formes les plus communes. Il se manifeste par l'éruption, dans la peau et dans le tissu cellulaire sous-cutané, de certains tubercules qu'on désigne, d'après leur volume, sous le nom de *boutons* et de *tumeurs*. Ces tubercules, d'abord isolés, se relient les uns aux autres par des cordons lymphatiques unis ou noueux.

Les tubercules farcineux passent tour à tour par une période de crudité et par une période de ramollissement. On les voit surtout à la face, à l'encolure, aux flancs, aux fesses, formant des noyaux sphéroïdes ou olivaires, uniformément durs, peu douloureux et isolés des parties sous-jacentes. Les cordes farcineuses unies ou moniliformes suivent aux joues, à la face interne des membres, la direction des gros troncs lymphatiques, et constituent des cylindres durs et indolents qui aboutissent à des ganglions dont la consistance est la même. Quand on coupe une de ces tumeurs farcineuses à l'état de crudité, on y trouve une masse dure, blanchâtre, dont le centre est formé par une cavité contenant une matière puriforme.

L'induration des boutons farcineux peut durer plusieurs mois; mais

peu à peu il se produit à leur centre un ramollissement progressif qui transforme la tumeur ou la corde farcineuse en des kystes puriformes à coque fibreuse. Enfin cette coque s'amincit et se détruit sur certains points; le pus se fait jour au dehors et s'étale sur la peau de l'animal comme une huile épaisse. L'ouverture de ces abcès ne se cicatrise pas; elle est remplacée par des ulcères à bords renversés et végétants; les parties voisines de ces ulcères suppurent aussi, et ainsi de vastes lambeaux de peau sont entièrement détruits.

On observe encore dans le farcin chronique des engorgements froids et indurés d'un ou de plusieurs membres, des inflammations suppuratives dans le testicule, etc.

Il y a un mouvement fébrile qui précède l'éruption du farcin chronique; mais lorsque cette éruption a lieu, les principales fonctions de l'animal peuvent s'exercer pendant longtemps sans aucun trouble.

Le farcin chronique peut finir par la morve chronique, mais il se transforme aussi en farcin et en morve aigus sous l'influence de quelque opération, d'un travail exagéré, etc.

Les lésions trouvées à l'autopsie des animaux atteints de farcin chronique consistent, outre les tumeurs cutanées et lymphatiques déjà décrites, en masses plus ou moins indurées dans divers organes. Ainsi les poumons sont remplis de tubercules farcineux; les testicules sont infiltrés d'une matière blanchâtre, souvent puriforme en bien des points; les sinus sont remplis de pus; enfin on observe encore les autres lésions de la morve.

4° La *morve chronique* se développe quelquefois d'une façon extrêmement lente, et n'est précédée que de quelques boutons farcineux et d'œdème des membres; dans d'autres cas son début est assez brusque, et elle est annoncée par un léger mouvement fébrile. Les vétérinaires reconnaissent à la morve chronique trois signes qui ne trompent guère, et qu'ils désignent par les noms de *glandage*, *chancres*, *jetage*.

Le *glandage* est la présence sous la ganache d'engorgements ganglionnaires durs, douloureux sous une pression un peu forte. Cette induration existe dans les ganglions lymphatiques sous-glossiens. Les *chancres* sont ces ulcérations circulaires, taillées à pic, d'une teinte grisâtre, isolées ou confluentes, qu'on observe sur la pituitaire, et principalement sous le repli de l'aile interne du nez. Enfin le *jetage* est l'écoulement par l'une des deux narines, ou par les deux narines à la fois, d'une matière mucosopurulente, mal liée, grumeleuse, jaunâtre, qui se concrète sur les poils de l'aile du nez; les os du nez sont souvent gonflés du côté du jetage, et donnent un son mat à la percussion.

La morve chronique peut rester stationnaire, mais le plus souvent elle progresse, et ses lésions deviennent de plus en plus profondes; enfin elle passe quelquefois à l'état aigu, sous l'influence des mêmes causes qui donnent de l'acuité au farcin chronique.

C'est surtout dans la morve chronique qu'on constate, outre les lésions

indiquées déjà, des destructions étendues de la pituitaire, et des ulcérations du larynx et de la trachée.

Ces notions rapides sur l'affection farcino-morveuse des animaux rendront plus clair l'exposé de la même maladie dans l'espèce humaine.

§ II. — De l'affection farcino-morveuse chez l'homme.

L'affection farcino-morveuse (*equinia* d'Elliotson) est une maladie virulente, spécifique, transmise par contagion et par infection des solipèdes à l'homme, et caractérisée par une éruption pustuleuse de la peau, par un coryza avec sécrétion de pus mêlé de sang, enfin par des tumeurs purulentes et gangréneuses sur divers points du corps, et en particulier sur le trajet des lymphatiques.

HISTORIQUE. — Depuis longtemps connue des vétérinaires, la morve n'a été étudiée dans sa transmission à l'espèce humaine que depuis un certain nombre d'années, et après de nombreuses discussions, cette transmission est acceptée aujourd'hui d'un accord unanime par les vétérinaires et les médecins.

Il n'existe point de description précise de la morve humaine avant la fin du siècle dernier; quelques faits de cette maladie se rencontrent bien cachés çà et là sous le nom de fièvre gangréneuse, de syphilis grave, d'affection charbonneuse; mais la première indication d'un fait de morve transmise du cheval à l'homme date de 1783, et se trouve dans l'ouvrage de Fr. B. Oslander (1) sur le cowpox; elle est donc antérieure au fait de Waldinger, qu'on a toujours cité comme le premier fait prouvant la transmissibilité de la morve à l'homme.

En 1810, en effet, Waldinger (2), professeur de médecine vétérinaire à Vienne, observa des accidents graves et même mortels à la suite d'opérations sur des chevaux morveux. Lorin (3), chirurgien militaire, publia, deux années plus tard, deux observations de transmission du farcin des chevaux à l'homme. En 1817, Sidow rapporta (4) que des élèves qui se piquaient en disséquant des chevaux morveux contractaient des ulcères de la plus mauvaise espèce. Mais tous ces faits n'administraient point sans réplique la preuve de la contagion du virus morveux. Aussi plusieurs vétérinaires de Berlin, devant ainsi quelques-uns de leurs confrères de France, n'admirent point cette contagion, et l'un d'eux voulut même soutenir son opinion en s'inoculant la matière de la morve.

C'est en 1821 que fut publiée par Schilling, dans le onzième volume du *Magazin* de Rust, la première observation remarquable de morve aiguë

(1) *Ausführliche Abhandlung über die Kuhpocken*, etc., 1801.

(2) *Wahrnehmungen an Pferden*, Auflage II, Wien, 1810, § 95 (*Observations sur les chevaux*).

(3) *Observation sur la communic. du farcin des chevaux aux hommes* (*Journal de médecine, chirurg. et pharm.*, fév. 1812).

(4) Kausch, *Memorabilien der Heilkunde*, 1817, t. II.

gangréneuse transmise du cheval à l'homme. On lit à la suite de cette observation un autre fait analogue de Weisses. De 1821 à 1823, des faits semblables furent observés en Angleterre, et recueillis dans *Edinburgh Journal*, vol. XVIII, p. 321, et XIX, p. 155. Dans la seconde de ces publications (1) on annonça qu'un vétérinaire de Londres avait contracté d'un cheval farcineux une maladie du bras suivie d'ulcération, et que ce vétérinaire en apparence guéri de sa maladie, fit une rechute et mourut rapidement. A cette occasion, l'auteur de cette note rapporte qu'un malade s'était présenté dans un hôpital à Londres avec un ulcère au bras, provenant d'une blessure envenimée par le contact de la jambe d'un cheval farcineux. On inocula à la jambe d'un âne de la matière provenant de l'ulcère, la jambe devint malade, et quelques jours plus tard les symptômes du *glanders* (morve) se manifestèrent.

Ces données expérimentales, jointes à celles fournies par Benj. Travers et consignées dans son livre sur *l'irritation constitutionnelle* (2), d'autres faits cliniques publiés çà et là, n'avaient point encore suffisamment attiré l'attention sur la morve de l'homme, et il faut arriver jusqu'au premier mémoire d'Elliotson (*Medico-Chirurgical Transactions*, 1830) pour trouver une monographie déjà étendue sur cette affection. Le médecin anglais analysa les faits connus, en rapporta trois nouveaux, distingua les formes aiguë et chronique de la morve, enfin désigna sous le nom générique d'*equinia* l'affection farcino-morveuse. Rayet fit d'abord connaître dans son *Traité des maladies de la peau* les faits d'Elliotson, qui publia en 1833 un second mémoire dans les *Medico-Chirurgical Transactions*. Depuis cette époque jusqu'en 1837, où parut le beau travail de Rayet sur la morve, un certain nombre de faits isolés, où était établie la transmission de cette affection des animaux à l'homme, furent recueillis en France, en Angleterre, en Allemagne. Mais c'est aux recherches du médecin français, patiemment suivies durant plusieurs années, que nous devons une connaissance complète de tout ce qui se rapporte à l'histoire de la morve humaine.

Le fait qui avait inspiré le travail de Rayet fut communiqué à l'Académie de médecine, et devint l'origine d'une remarquable discussion où se trouvèrent en présence les contagionnistes et les non-contagionnistes. Depuis cette époque, les cas de morve se sont bien multipliés, cette maladie a été observée sous toutes ses faces, et les recherches des premiers observateurs, complétées par celles de Vigla, Tardieu, Monneret, etc., et par la publication d'un nombre immense de faits isolés, ont donné à l'histoire de la morve et du farcin de grands développements.

Les principaux travaux à consulter sur l'affection farcino-morveuse sont les suivants :

(1) *Matter of Farcy and Glanders Identical Contagion and producing similar Contagions Matter in the Human Subject by inoculation* (*Edinb. Med. and Surg. Journal*, 1823, vol. XIX, p. 155).

(2) *An Inquiry concerning that disturbed state of the Vital Functions, usually denominated Constitutional Irritation.*

SCHILLING, *Merkwürdige Krankheits-und Sections-Geschichte einer wahrscheinlich durch Uebertragung eines thierischen Giftes erzeugten Brandrose* [Histoire remarquable d'un cas d'érysipèle gangréneux produit par la transmission d'un poison animal; autopsie] (*Rust's Magazin für die gesammte, Heilkunde*, 1821, vol. XI, p. 480), première observation bien décrite de morve aiguë.—ELLIOTSON, *On the Glanders in the Human Subject* [De la morve chez l'homme] (*Medico-Chirurg. Transactions*, 1830, vol. XVI, p. 171). IDEM, *Addit. Facts respecting Glanders in the Human Subject* (*Medico-Chirurg. Transactions*, 1833, vol. XVIII).—RAYET, *De la morve et du farcin chez l'homme* (*Mémoires de l'Académie de médecine*, 1837, t. VI, p. 625).—DISCUSSION SUR LA MORVE A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, février 1837.—VIGLA, *De la morve aiguë* (thèse de Paris, 1839).—TARDIEU, *De la morve et du farcin chroniques chez l'homme* (thèse de Paris, 1843).—MONNERET et FLEURY, *Compendium de médecine*, t. VI, 1845, article MORVE.—CHRISTEN, *Ein Beitrag z. Kenntniss der Rotzkrankheit*, etc. [Contribution à la connaissance de la morve] (*Prager Vierteljahrsschrift*, 1853, vol. III, p. 134).—H. HAUFF, *Rotzkrankheit beim Menschen* [De la morve chez l'homme], 1855 (*Recueil des observations publiées*).

DIVISION. — La maladie que nous étudions peut se montrer sous deux formes que l'on désigne sous le nom de *farcin* et de *morve*, et dans les deux cas elle peut exister à l'état aigu ou à l'état chronique. Mais quoiqu'il s'agisse ici d'expressions symptomatiques différentes, c'est toujours, comme nous l'avons dit, la même unité morbide qui en est cause. L'une des formes de la maladie peut succéder à l'autre et l'engendrer à son tour; mais, en tant qu'isolée, chacune de ces formes a une physionomie à part dont nous indiquerons les principaux traits en retraçant les principaux phénomènes de l'infection farcino-morveuse.

ÉTIOLOGIE. — L'affection farcino-morveuse ne se développe pas spontanément dans l'espèce humaine; son origine, c'est la contagion. Elle est communiquée des animaux à l'homme, ou de l'homme à son semblable. S'il est souvent difficile de trouver le rapport d'un individu malade avec des chevaux morveux, il faut dire qu'aucun fait n'établit le développement spontané de la morve chez des individus complètement isolés de tout contact avec les animaux. Ainsi dans le cas de morve aiguë que Tessier (1) suppose s'être développée spontanément, il s'agissait d'une femme d'une moralité trop suspecte pour exclure la possibilité de rapports avec des individus qui soignaient les chevaux. Les observations de Mittenberger (2) et de Gustin (3) ne sont pas plus probantes, et donnent lieu aux mêmes doutes, qui se fortifieront encore par l'examen du diagnostic de la morve.

Le mécanisme le plus saisissable de cette contagion, c'est l'inoculation, et quelques médecins ont soutenu que c'était là le seul mode de transmission de la maladie. Patellani (4), pour appuyer cette opinion, citait le fait du gardien des chevaux morveux de l'école vétérinaire de Milan, qui

(1) *Gazette médicale*, 1852, p. 496.

(2) *Ibid.*, 1853, p. 50.

(3) *Revue médicale*, 30 novembre 1856.

(4) *Giornale di veterinaria in Torino*, 1853, vol. I, p. 245.

occupait cette place depuis dix ans lorsqu'il fut atteint de la morve à la suite d'une inoculation à son petit doigt.

La maladie paraît pouvoir se développer aussi par infection. Mais là encore la démonstration manque souvent, parce que toute impossibilité d'inoculation est parfois difficile à établir. Un fait souvent cité, de morve contractée par infection, est celui de cet externe du service d'Auguste Bérard, Rocher, qui, disait-on, n'avait pas de piqûre au moment du développement de la maladie. Mais en donnant ce fait comme un cas d'infection, on oublie peut-être trop que ce malheureux élève avait pris une part très-vive à l'autopsie d'un morveux, appuyant ses mains sur les pustules de la face pour soutenir le crâne qu'on sciait. N'y a-t-il pas eu là plus d'une cause d'inoculation? Chez les animaux, la contagion par l'air expiré est au moins douteuse : ainsi Renault (d'Alfort) n'a pas pu transmettre la maladie en adaptant les têtes des animaux en expérience aux deux extrémités d'un long tube imperméable, et en les obligeant par ce mécanisme, pendant deux heures entières, à échanger l'air de leurs poumons.

C'est chez les palefreniers, les cochers, les maquignons, les cavaliers, les vétérinaires, que la morve a été le plus souvent observée. Il est facile de comprendre que le muco-pus qui s'écoule des naseaux d'un cheval malade est souvent, chez ces individus, déposé à la surface d'une écorchure ou de quelque muqueuse éraillée. On sait d'ailleurs avec quel défaut de précaution pour eux-mêmes les palefreniers procèdent au pansement des animaux malades. N'en a-t-on pas vu essuyer avec leur mouchoir les naseaux de leurs chevaux? Macdonel (1) a observé la morve débutant par une amygdalite violente chez un individu qui buvait dans le seau destiné à faire boire les chevaux; enfin c'est quelquefois dans l'ébrouement de quelques animaux que le pus est projeté sur la face, où il s'inocule.

L'introduction dans les voies digestives de chair ayant appartenu à des chevaux morveux peut-elle produire la morve? La science ne possède pas à cet égard de faits bien positifs. Hamont assure cependant avoir vu, dans la ménagerie du pacha d'Égypte, un lion et des chiens mourir après avoir mangé du cheval morveux, et, à leur autopsie, il aurait constaté les altérations de la morve. Mais on a souvent et pendant longtemps nourri, à l'École d'Alfort, des porcs avec la chair de chevaux morveux, sans qu'on ait eu à signaler aucun accident, soit sur ces porcs, soit sur les individus qui mangeaient leur viande. Cependant cette question mérite d'être étudiée, aujourd'hui que les sociétés hippophages se multiplient en Allemagne et qu'on fait quelques tentatives pour les introduire en France.

Toutes les formes de l'affection farcino-morveuse peuvent reproduire la maladie en donnant lieu tantôt au farcin, tantôt à la morve proprement dite. Un même cheval, au rapport de Christen, infecta trois individus :

(1) Mayer, *Mémoire cité*, p. 668.

le premier fut pris du farcin chronique après six semaines de service auprès de l'animal; le deuxième, six semaines plus tard, et le troisième, après avoir soigné l'animal pendant quinze jours, furent atteints de la morve aiguë, et tous trois moururent. Mais ces deux états morbides paraissent plus contagieux à l'état aigu qu'à l'état chronique; l'École d'Alfort a même longtemps soutenu que du cheval au cheval la morve chronique n'était point transmissible, et que la contagion n'arrivait que dans le cas où la morve chronique prenait momentanément un caractère d'acuité. Le plus grand nombre des cas de morve aiguë, dans l'espèce humaine, provient au contraire des formes chroniques de la morve et du farcin. En effet, malgré de sévères règlements de police, les animaux chronique-ment malades ne paraissent point assez gravement atteints pour être écartés des travaux qui les mettent en contact journalier avec des ouvriers, tandis que les animaux frappés par la morve aiguë sont très-promptement abattus.

Le virus de la morve est à son maximum d'intensité dans la matière du jetage; mais le liquide purulent des boutons cutanés, des engorgements métastatiques du poumon, peut aussi reproduire le mal. On voit la maladie se déclarer chez un cheval sain auquel on a transfusé un peu de sang pris chez un cheval morveux; mais, dans l'espèce humaine, on ignore si l'inoculation du sang produirait la morve.

Ce virus agit avec une grande promptitude : ainsi Renault (d'Alfort) a constaté qu'une cautérisation une heure après l'insertion du poison ne suffisait plus à prévenir les effets du mal. D'autre part, il conserve longtemps sa puissance : Renault et H. Bouley ont vu la matière de l'écoulement nasal desséchée et délayée dans l'eau conserver encore, au bout d'un mois et demi, presque toute son activité. Ils ont en même temps remarqué que le virus était aussi énergique à la septième génération d'inoculations successives qu'à la première.

Le temps d'incubation de la morve est très-variable quand la maladie est contractée par infection; mais dans la contagion par inoculation, c'est au bout de deux à huit jours que les accidents se manifestent. D'ailleurs il faudra là, comme dans toutes les questions de contagion, tenir compte de la prédisposition individuelle du sujet. La morve paraît se développer également bien sur toutes les constitutions fortes ou débiles, et l'observation presque unique de l'affection farcino-morveuse chez des hommes s'explique seulement par le genre de travaux auxquels les femmes se livrent.

La morve ne se transmet pas seulement du cheval à l'homme, mais elle est aussi contagieuse de l'homme à l'homme et de celui-ci au cheval. Depuis l'époque (1835) où Gérard fils mourut de la morve aiguë, après une piqûre faite à l'autopsie d'un élève d'Alfort qui avait succombé à la même maladie, des faits analogues ont pu être recueillis. Le plus frappant est celui de l'externe du service d'Auguste Bérard, Rocher, qui trois jours après l'autopsie d'un morveux, vit des accidents locaux succéder